

Les plus belles histoires
de la Côte belge

Marc Pasteger

Les plus belles histoires
de la Côte belge

Racine

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2013
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B - 1000 Bruxelles

D. 2013, 6852. 38
Dépôt légal : novembre 2013
ISBN 978-2-87386-867-3

Imprimé aux Pays-Bas

À Michèle

INTRODUCTION

C'était fin avril 1995. Dans le but de changer d'air, je suivis ma femme, elle aussi journaliste, qui, pour les besoins d'un reportage, passait quelques jours sur la Côte belge. Il faisait plutôt frais, parfois même froid et, régulièrement, quelques gouttes de pluie venaient compléter un tableau météo typiquement belge.

Afin d'échapper par instants aux bourrasques, je me suis plusieurs fois réfugié dans une librairie. Ce que j'aurais de toute façon fait même si les cieux avaient été plus cléments. J'avais en effet envie de lire des écrits sur les endroits que je parcourais ou traversais et que je connaissais mal ou pas du tout. Il y avait en rayon des guides, des albums ou bien, dans les bureaux du tourisme, des fascicules qui répondirent à quelques-unes de mes questions.

Au fil de mes pérégrinations, je me suis pris d'intérêt pour cette Côte belge que je n'avais jamais réellement découverte et qui recelait des histoires de natures très différentes. En me plongeant, sinon dans les vagues de l'océan peu accueillantes en ce printemps frisquet, au moins dans le passé, je suis tombé sur des personnages pittoresques, mais je me suis également rendu compte à quel point, de tous temps (et, ici, sans aucune référence d'ordre climatique), la Côte avait vu passer des célébrités de premier plan. Sur l'autoroute me ramenant à Bruxelles, l'idée de rassembler ces éléments, et beaucoup d'autres, dans un livre fit son chemin.

Il s'agirait d'une balade. À travers les lieux et à travers le temps. J'en choisirais les haltes avec une subjectivité que je revendiquerais totalement. Jamais je ne me soucierais d'une quelconque répartition entre les localités qui composent ce littoral courant sur près de 70 kilomètres, de la frontière française à la frontière hollandaise, et où se sont retrouvés à un moment ou à un autre des personnages illustres.

Une première édition du fruit de mes recherches est parue en 2004 chez Bernard de Fallois sous le titre *La mer qui se souvient* et a obtenu un joli succès.

À quelques mois du dixième anniversaire de cette sortie, les éditions Racine ont souhaité donner une deuxième vie à cet ouvrage ; j'y ai toutefois apporté des aménagements. Par exemple, certaines histoires ont disparu et ont été remplacées par d'autres. Reste, en ce qui me concerne, une passion intacte à l'égard de ce beau sujet dont je ne me lasse pas.

C'est à l'école primaire que j'ai entendu parler de la Côte belge pour la première fois, au cours de géographie, certes, mais surtout par mes copains qui, le mois de juillet venu, partaient à Ostende, à Blankenberge, la Panne ou Knokke. Moi, pour des raisons d'origines familiales, j'allais en Normandie.

La mer, c'est là-bas que j'y ai barboté dès l'âge de trois ans. Entouré des miens, sur la plage de Sainte-Adresse, ravissante petite localité voisine du Havre, j'ai commencé à me construire un univers enchanté. En faisaient partie les gens les plus chers à mon cœur évoluant dans un décor qui, à mes yeux émerveillés, prenait des allures de paradis.

Par la suite, Sainte-Adresse, mais aussi Étretat, Honfleur, Trouville ou Deauville, tous ces mots magiques représentaient pour moi une sorte de terre promise, celle que l'on rejoignait une fois les examens de juin passés et, si possible,

réussis. J'y retrouvais des endroits où j'emmagasinais des images, des odeurs, des éclats de rire dans une exceptionnelle atmosphère de douceur, d'affection et de tendresse. On m'aurait alors demandé où je préférerais vivre, avant que la question eût été achevée, j'aurais répondu : «À Sainte-Adresse!»

À chaque fois que je m'en approchais, mon cœur se mettait à battre très fort. La vue de la première plaque annonçant au bord de la route les deux noms communs, devenus tellement propres qu'ils en étaient lumineux et éblouissants, me plongeait dans un véritable état d'euphorie.

En sens inverse, l'éloignement me faisait sombrer dans la tristesse la plus noire. Dès que la voiture paternelle tournait le coin de la rue Jean-Baptiste Paul Frémont, point de chute de notre bonheur estival, ma sœur et moi éclatons en sanglots. Une année, nous avons inondé la banquette arrière et cassé les oreilles de nos géniteurs, qui, d'ailleurs, n'en menaient pas nécessairement beaucoup plus large que nous mais intériorisaient davantage leur mélancolie, jusqu'à Amiens! Nous étions inconsolables.

J'avais 12 ans lorsque, à la faveur d'une «classe de mer», j'ai mis les pieds sur le littoral belge pour la première fois. L'autocar nous avait déposés à Bredene. De là, au fil des excursions souvent didactiques, nous nous sommes notamment rendus un jour, à la fine pointe de l'aube, au port de Zeebruges où, encore légèrement endormis, nous avons écouté des pêcheurs qui, eux, avaient travaillé pendant que nous roupillions.

J'avais appris des choses, d'accord, je m'étais bien amusé avec mes camarades, mais en rentrant à la maison, j'avais affirmé que la Côte belge, cela ne valait quand même pas notre Normandie que nous ne nous lassions pas d'aller revoir!

Il fallut encore quelques années avant que je ne découvre La Panne, Ostende, Saint-Idesbald, Le Coq et, enfin, Knokke où j'ai trouvé une atmosphère qui ne me déplait pas.

J'ai fini par adopter la Côte de mon pays, même si je n'ai pu que regretter trop souvent les paysages abîmés par le béton.

On ne dira jamais suffisamment à quel point il est honteux d'avoir laissé défigurer une grande partie de cette région, de ce fait de moins en moins privilégiée.

À quelques endroits exceptés, la Côte belge ne sera plus jamais belle. Sauf lorsqu'on la regarde dans le rétroviseur...

Si, d'aventure, nous avons été touristes sur la Côte voilà quelques millénaires, nous n'aurions pas eu que les pieds dans l'eau. Le territoire que nous connaissons aujourd'hui était en effet totalement envahi par les flots.

L'homme n'a commencé à marcher sur le littoral qu'il y a 10500 ou 11000 ans. Le territoire attirait des pêcheurs, des nomades qui campaient dans les dunes. L'époque glaciaire était terminée. Les rennes, partis vers le Nord, étaient remplacés par les cerfs ou les sangliers, devenant les cibles de choix des chasseurs.

Si des êtres humains ont pu se fixer sur la Côte, c'est pourtant parce qu'ils purent compter sur les fruits de la pêche puis de l'agriculture qu'ils appréhendèrent avec les moyens du bord, des outils en pierre puis en métal.

En revanche, contre les caprices de la mer, ils ne pouvaient rien. Ils mettront des siècles à s'organiser afin de pouvoir se prémunir contre les déchaînements aussi brusques que dévastateurs de l'océan.

Il fallut attendre entre le XIII^e et le XV^e siècle pour que la ligne côtière ressemble peu à peu à celle d'aujourd'hui.

C'est vers la fin du XIV^e siècle que la pêche du hareng et du cabillaud se structura et se développa tellement que ses

bénéficiaires découvrirent une certaine opulence. L'appât du gain toujours plus élevé déclenchait des heurts parfois violents. Des villageois n'hésitaient pas à se transformer en pirates dès qu'ils croisaient un bateau rempli de poissons. La civilisation arrivait à petits pas, l'homme était devenu sédentaire et, parfois même, paisible. Mais à la première tentation, il laissait à nouveau libre cours à ses instincts sauvages.

Ce n'est pas à Blankenberge que l'on pouvait prétendre le contraire. En 1140, durant la belle saison, les autorités locales en perdirent leur latin, qu'elles ne maîtrisaient d'ailleurs pas nécessairement : on leur signala que, sur la plage, des hommes et des femmes s'exhibaient au soleil dans le plus simple appareil ou, en tout cas, très dévêtus...

Ces gens-là étaient de véritables pionniers, vite découragés par le rappel de la loi, car ce n'est que durant la seconde partie du ^{xviii}^e siècle, et toujours à Blankenberge, qu'à l'initiative d'Anglais basés à Bruges, les bains de mer et leurs plaisirs attirèrent leurs premiers adeptes. Grâce à eux et à ceux qui les imitèrent, la Côte belge allait, lentement, connaître un nouvel essor dont l'apothéose aurait lieu au ^{xx}^e siècle lorsque le tourisme deviendrait accessible au plus grand nombre.

En particulier durant les mois d'été, la Côte belge, bien ancrée en communauté flamande, permet à des dizaines de milliers de Wallons et de Bruxellois d'expression francophone de passer les vacances qu'ils aiment. Durant ces semaines-là, dans un décor il est vrai atypique et dans un contexte où il est urgent et essentiel de ne rien faire sinon, et à temps plein, se détendre et se reposer, les Belges vivent très bien ensemble, même si, ces derniers temps, des échos de plus en plus fréquents mettent un bémol à cette harmonie.

Le littoral a longtemps représenté une sorte de symbole d'une Belgique naturellement unie où chacun fournit des efforts pour parler, même furtivement ou maladroitement, la langue de l'autre en respectant ses différences. À une époque où des extrémistes de tout (mauvais) poil se font de plus en plus entendre, il est essentiel d'entretenir cette cohabitation de toujours. C'est d'ailleurs notamment elle qui m'a fait aimer la Côte belge.

La Panne

À quelques jours de sa prestation de serment, Léopold découvre la Belgique

Pour l'Angleterre tout entière, ce 2 mai 1816 est un grand jour. Dans le royaume, on s'est tellement réjoui du mariage de la princesse Charlotte que 774 personnes ont attendu afin de célébrer, comme elle, leurs noces à cette date-là ! Preuve de la popularité d'une jeune femme sur qui bien des Britanniques ont reporté leurs espoirs.

Il est vrai que, ces dernières années, ils n'avaient guère été gâtés. Le règne de George III avait été marqué par la maladie qui allait le faire sombrer dans la folie. Son fils aîné, le prince de Galles, avec qui il entretenait les plus mauvais rapports, avait pris la relève en 1811 et exerçait la régence avant de monter sur le trône sous le nom de George IV. Autrefois, sa réputation était plutôt bonne, mais le bonhomme avait mal vieilli. Il arborait un ventre énorme, témoin de ses ripailles et de son penchant pour la dive bouteille. Il était souvent saoul et, d'ailleurs, le jour où il avait épousé Caroline Brunswick, aussi riche que disgracieuse, il était fortement imbibé. Une union entamée sous des auspices aussi alcoolisés ne pouvait être harmonieuse. Le couple n'avait eu qu'un enfant. C'était Charlotte.

La petite fille avait très tôt côtoyé une sorte d'enfer. Son père ne s'occupait d'elle que pour la brimer. Sa mère la voyait peu, d'autant qu'elle s'était rapidement séparée du Régent et qu'à une époque, elle était partie vivre en Italie. Le reste du temps, la gamine était confiée aux mains souvent rugueuses de gouvernantes qui, si elles avaient l'instinct

maternel, ne l'avaient pas assez que pour laisser s'épanouir Charlotte.

Un tel démarrage dans l'existence peut vous faire ressembler vaguement à un légume ou bien vous donner un caractère bien trempé. Chez Charlotte, ce fut nettement le deuxième cas de figure qui l'emporta. Elle avait appris à se rebiffer, à s'exprimer, à n'être impressionnée par personne. Et surtout pas par les hommes qui, à ses yeux, appartenaient forcément à la même race que son père qu'elle ne pouvait prendre comme modèle. À cet égard, en 1812, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, le futur George IV avait eu droit à ce portrait au vitriol signé Leigh Hunt :

« Un libertin endetté et déshonoré jusqu'aux ongles, un contempteur des liens domestiques, le compagnon des vauriens, un homme qui vient de vivre un demi-siècle sans avoir jamais pu prétendre à la gratitude de son pays ni au respect de la postérité. »

Charlotte avait 18 ans et était la prochaine reine d'Angleterre lorsque le paternel lui parla mariage. Elle n'était pas opposée à l'idée, mais, au fond d'elle-même, elle n'était pas prête à se faire passer la bague au doigt par le premier venu.

Le premier venu à demander sa main avait été le prince d'Orange, le fils du roi des Pays-Bas.

La demoiselle n'avait pas dit non d'office, mais n'avait marqué aucun enthousiasme en découvrant celui à qui le Régent l'avait fiancée dès la présentation. Il se moquait bien des sentiments ou de l'absence de ceux-ci dans le chef de Charlotte. Pour lui, il s'agissait de réussir une double bonne opération. D'abord, signer un rapprochement avec les Pays-Bas ; ensuite, éloigner sa fille plus populaire que lui.

De tout cela, Charlotte n'avait eu cure. Un beau matin, elle avait annoncé qu'elle ne voulait pas du prince d'Orange pour mari et que tout était désormais rompu entre eux ! Le Régent avait cru défaillir en l'apprenant. La connaissant mal,

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
La Panne	
À quelques jours de sa prestation de serment, Léopold découvre la Belgique	13
Les drôles de vacances de la princesse Marie-José	23
Monts de Flandres	
Aleydis organise une compétition sportive pour choisir son futur mari	33
Coxyde	
Le père Lootens voit sans être vu	37
Nieuport	
À minuit, on entend une voix hurler: « Meurtre! Meurtre! Meurtre! »	43
Gistel	
Haïe par son mari et sa belle-mère, Godelieve devient sainte	47
Mariakerke	
Méfiez-vous des jolies filles qui nagent dans l'eau glacée!	55

Ostende

En pleine nuit, Vidocq se bat contre des « Requins » face à un « Écureuil »	61
Léopold II se réconcilie avec le dernier amour de sa vie	69
Lord Byron fuit les scandales qui ont ruiné sa réputation	79
Joséphine Baker se trompe dans l'orthographe du nom de son futur mari	85
Léopold II dessine les premiers plans du Therman Palace	91
À 24 ans, Chateaubriand lutte contre la mort	95
Le dernier voyage de la reine Louise-Marie	99
De la part d'un ami fidèle	105
Jésus héros de Balzac!	109
La recette de la sole ostendaise est française	113
En 1922, on explique encore aux baigneurs comment entrer et sortir de l'eau!	119
Une montre et trois mots	123
Parce que la radio a annoncé sa mort, James Ensor porte son propre deuil!	127
François André supprime le zéro à la roulette	131
Victor Hugo séduit par une jolie baigneuse	135
Verlaine et Rimbaud embarquent en rêvant d'une autre vie	139
Le futur pape Léon XIII piège un postier	143
À 14 ans, Alexandra David-Néel pleure sur le temps qui passe	147
Les heures de gloire du <i>Mercator</i>	151

Le Coq

Albert Einstein veut soulager la police belge	157
En 1914, Stefan Zweig parie sur la tranquillité pour la Belgique	163

Damme	
Le grand chien noir a fini sur un blason	169
Oostkerke	
Thierry renonce à ses vœux	171
Wenduine	
Sœur Sourire est réveillée par le vent marin et le souffle de Dieu	175
Blankenberge	
Quand la sirène joue le rôle d'alarme...	183
Barbara fait peur à Jacques Brel	187
Alexandre Dumas se languit de l'océan	193
L'escroc a tout acheté... sauf la météo!	197
Heist	
Le ballon de Maupassant accusé d'être un tambour!	201
Knokke	
Il y a 100 ans, Knokke « semble appelée à un avenir de plus en plus brillant »	205
Félicien Rops : « La Mer du Nord est un peu ma maîtresse aimée! »	209
Émile Verhaeren dans la tourmente de l'infidélité	215
Eugène Ysaye invite tellement d'amis que certains dorment dans les fauteuils	221
Édith Piaf veut imposer son protégé, en vain...	229
L'insondable secret des gaufres de Siska	231
Jacques Collard assiste à l'éclipse de Frank Sinatra par Ava Gardner	237
Mathieu Corman, un libraire incapable de rester dans sa boutique!	243
Maurice Chevalier : « Je n'ai eu que du bonheur »	249

À 64 ans, Marlene Dietrich s'en donne trois de plus !	255
Sous plusieurs couches de poussière, une signature apparaît : Rembrandt !	261
Roger Nellens est passé des poulets au dragon	263
Bibliographie	269